

LE ZERO ET L'UN FINI ...

Bruno CUINIER

L.P. ANZIN.

Il faudrait un Rembrandt ou un Balzac pour peindre ou décrire le professeur moyen, terrassé en fin de trimestre par le paquet de copies de trop, prostré devant des piles de pages noircies qui le narguent dans leur blême insouciance. En fait, chacun de nous l'a rencontré, chacun de nous a même endossé sa misérable défroque ... Onze heures viennent de sonner lugubrement au carillon discret (acheté à crédit à la CAMIF) relégué dans un coin obscur du bureau. Longtemps déjà que les quelques maisons des alentours ont vu s'évanouir leurs blafardes lumières : ceux qui travaillent réellement ont senti plus tôt le besoin d'aller dormir (tout le monde ne peut s'offrir le luxe de ne travailler que 18 ou 21 heures). Seuls quelques chats impudiques viennent de temps à autre troubler l'épaisseur complice de la nuit. La télévision a été condamnée à se taire (ce soir Alain Decaux ne sévit pas) et seule France-Culture a conservé de justesse le droit d'émettre encore en sourdine au cours d'une soirée-correction. Le cendrier ne déborde pas encore mais la rituelle et tenace couverture bleutée tapisse déjà de nombreux recoins, serpente entre les livres dispersés sur les rayons inégaux de la bibliothèque (en pin des Landes comme il se doit). Un trognon de pomme gît misérablement sur le bârème de correction, devenu à ce stade inutile puisqu'inopérant devant le sentiment renouvelé de désolation et d'impuissance qui sourd inéluctablement du paquet de copies à moitié exécuté. Le col ouvert, la main gauche ratissant encore des cheveux gras que les ans, les soucis et les défaites pédagogiques ont tôt fait de grisonner, le regard perdu dans

le vide de la circonspection, au-delà du mur d'en face où pendouille tragiquement une mauvaise reproduction d'un tableau de maître, le chétif prof de français se demande s'il mettra ... un sucre entier ou un demi-sucre dans sa prochaine tasse de café. Les pauvres ouvriers agricoles du Brésil ou du Costa-Rica ignorent combien leur labeur si faiblement rémunéré constitue le doping irremplaçable des professionnels de l'évaluation (quelle ressource pour une publicité nouvelle ...). Lorsque minuit approchera à pas de loup, que trois ou quatre pensums resteront encore à explorer, (certainement enfin les meilleures, celles qu'on a lâchement glissées à la fin, pour éviter les tentations répétées de suicide, parce qu'on sait que généralement leurs auteurs jouent bien le jeu), que la crise de nerfs aura été évitée de justesse plusieurs fois, le calvaire hebdomadaire touchera à sa fin. "Mon enfant, ma sœur, songe à la douceur ...".

C'est parce que ces situations sont hélas trop quotidiennes que les stages PAF sur l'évaluation sont dûment fréquentés, en espérant que leurs intervenants fourniraient le médicament miracle, la potion radicale. C'est aussi parce que nous ne pourrions survivre à la pensée d'avoir la mort de plusieurs collègues sur la conscience que nous nous décidons, nous aussi, enfin, à apporter notre modeste contribution (ici on peut isoler un cliché facilement analysable en classe de quatrième) à ce douloureux débat.

Isabelle Delcambre, du CRFPEGC de Lille (à lire sans accent), pose d'emblée le problème de l'efficacité. Et oui ! Parce que nos soirées sont d'autant plus sombres, nos dimanches après-midi sont d'autant plus brumeux, qu'ils s'avèrent le plus souvent inutiles ! Et elle fait le pari (comme Pascal bien entendu) qu'avant tout il faudrait apprendre aux élèves avant tout à se relire : "L'enseignement de l'écriture est avant tout un enseignement de la réécriture" (d'ailleurs mon arrière-grand-mère ne disait-elle pas dès le début de ce siècle : "faire et défaire, c'est travailler" Dieu ait son âme). Mais demander à un élève de ré-écrire oblige à lui avoir fait l'honneur au préalable de le lire. Ce que l'on ne fait finale-

ment que très rarement puisqu'on s'assied avant tout pour ... corriger : destin pitoyable dont Kogo devrait pouvoir nous tirer assez vite.

Bertrand Daunay et Michèle Lusetti (du Collège de Cappelle, veuillez chercher sur la carte) ont fait travailler leurs élèves sur les consignes et les évaluations et leur important article fourmille de remarques capitales. Il part du fait trop connu, trop pleuré en salle des profs : "ils ne sont pas foutus capables de faire ce qu'on leur demande", "ça sert à rien que je me casse le ... à écrire quelque chose sur leurs copies, ils ne le lisent même pas, ou ils n'en tiennent jamais compte" ... (je suis désolé mais c'est du langage d'enseignant, dans sa triste rugosité ; le niveau baisse partout, mon bon!). Déjà lorsque le destinataire d'un travail scolaire change (quelqu'un d'autre plutôt que le prof chéri et omniscient) la position et les pratiques du destinataire évoluent, après avoir été considérablement perturbées ; il faut donc faire écrire aux élèves "des textes pour des lecteurs réels, pour leur permettre d'élaborer des stratégies de clarification". On s'aperçoit d'autre part assez facilement que la plupart des consignes scolaires négligent de recevoir les conditions préalables à l'accomplissement d'une tâche et ne mesurent pas les connaissances et les savoir-faire pré-requis pour son exécution. Deuxième délicat problème. De plus, l'évaluation constitue pour les élèves un domaine totalement étranger qui reste la propriété exclusive du maître ; pour eux ce discours relève beaucoup de la morale ; message stéréotypé d'un habile directeur de conscience. Plus la peine de lire les annotations puisqu'elles ne varient que peu souvent et peu importe si elles ne sont pas comprises. Le problème est clairement posé de la nécessaire appropriation de l'évaluation par le public élève (premier clou douloureux à enfoncer).

Marylène Constant, du Collège de La Bassée, rappelle à juste titre qu'il ne saurait être question de considérer d'un seul coup les grilles comme la panacée, le gadget fondamental, le véritable soulagement à tous nos maux. Après tout, des grilles on en trouve aussi dans les prisons ; prenons

garde au fanatisme de la "grille d'évaluation" après ceux de la grammaire nouvelle, de l'informatique, du contrôle continu, de la perceuse à percussion à vitesse variable. Marylène propose d'abord (et c'est bien utile) des définitions différentes, progressives et hiérarchisées de l'évaluation. Mais elle insiste elle aussi sur une idée qui devient dominante : élaborer des critères d'évaluation avec les classes. Enfin elle livre pour terminer quelques critères qui méritent assurément d'être retenus (ça permettrait pour certains soirs de regagner sa couche plus tôt et avec l'âme plus sereine, réalité non négligeable éventuellement pour le conjoint).

Dans l'article de Bernard Graczyk et Marie-Michèle Cauterman (du Collège de Marquette) des élèves de 5<sup>o</sup> sont à nouveau mis positivement et différemment en position de travail. Ils réfléchissent à propos d'un texte rédigé par des CM2 pour tenter de l'évaluer. Ils élaborent une grille commune utilisable pour de nouveaux textes. Relire, s'approprier l'évaluation, la comprendre, la mettre en forme ... notre dessein prend tournure.

Cette demande de réécriture est utilisée par Marie-Pierre Vanseveren, du Collège de Fresnes-sur-Escaut (petit village anonyme de la banlieue laborieuse du Valenciennois désertifié) ; elle décrit un processus précis appliqué à trois écrits d'élèves et montre comment il s'avère finalement performant face à des copies que dans un premier moment de fureur compréhensible (mais non excusable) nous aurions certainement rejetées à l'autre bout de la pièce avant de les piétiner sauvagement. Elle ajoute des remarques sur les tissus de relations à l'intérieur d'une classe qui donnent également beaucoup à réfléchir.

Hélène Flament et Guislaine Lempereur, du Collège de Liévin, cherchent à appliquer ces principes à la lecture orale : travail de co-évaluation et travail d'évaluation personnelle ; la méthode aboutit finalement à une lecture orale plus efficace.

Isabelle Ferrarri et Roselyne Tiset se sont emparées du toujours délicat problème de l'épreuve de français du bac

et apportent une nouvelle contribution au travail de l'AFEF sur les examens.

Brigitte Hibert, du LP de Valenciennes (si même le technique s'en mêle) se joint à elles pour évoquer les fantaisies des exigences de l'institution quant aux corrections des BEP (St Minitel, priez pour nous !).

Et moi ! Pendant ce temps-là ! Pendant que mes petites et petits camarades travaillaient d'arrache-pied pour pondre leur copie, je participais justement à un de ces stages PAF sur l'évaluation, stage au cours duquel bien entendu tous ces problèmes furent relancés sur le tapis.

J'y emprunterai quelques mises au point, une surtout, capitale, (comme disait le vieux Karl), mais qu'il faut sans cesse répéter comme à des élèves indociles : l'évaluation est inséparable de la conception globale de l'enseignement. Et reprécisons aussi pour la 52<sup>e</sup> fois que selon nous il en existe principalement deux. D'une part l'enseignement est conçu comme transmissif ; l'élève est un corps vide que je remplis peu à peu ; en cours de route il commet donc des erreurs ; les textes, les devoirs, sont autant de prétextes dont une évaluation sommative (aussi savante soit-elle) viendra immanquablement sanctionner les résultats pour souligner les fautes et provoquer une correction et des réapprentissages. D'autre part l'enseignement peut devenir appropriatif, se donner comme un apprentissage ; l'élève sait des choses et possède des représentations ; là les textes deviennent des objets spécifiques, ordonnés, justifiés, qui doivent être améliorés au fil de diverses stratégies de communication les plus réelles possibles. L'évaluation devient formative. C'est par rapport à cette balance que nous devons nous situer, jamais à l'aise, jamais confortablement installé dans un des plateaux (d'où l'impression de fléau ...). Devenir lecteur des copies, proposer aux élèves qu'ils interviennent dans leur évaluation, choisir des interventions privilégiées sur une copie, donner des outils nouveaux, efficaces et scientifiques, faire découvrir des armes, éclairer des stratégies d'appropriation : voilà tout un autre programme. Mais on aura compris, et c'est tout le projet de ce

numéro, qu'il ne s'agit pas que d'un simple problème d'évaluation mais bien d'une tentative de changement à 180 degrés de notre pédagogie, donc de nos certitudes.

Alors profitez de ce que les cours du café vont encore baisser pour renouveler votre stock. Mais peut-être ce numéro vous fera-t-il lui trouver meilleur goût.